

PROMOTION 1936-1939
Numéro 79 - 10 Avril 1938
Ce Numéro : 1 fr. 50

LE PROFANE

Organe bi-mensuel

des Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa

DIRECTION :
Albane - Amengual

ADMINISTRATION :
Abrous - Bart

RÉDACTION :
Atlan - Drevet



BOUZAREA - Rotonde et Jardin de l'Economat

NUMÉRO SPÉCIAL DU CINQUANTENAIRE
DES ECOLES NORMALES D'ALGER-BOUZARÉA

INVOCATION A BOU ZARÉA

Nos lecteurs liront ci-dessous un souvenir d'enfance que Monsieur le Directeur a bien voulu nous autoriser à extraire de son « Histoire illustrée des Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa », écrite à l'occasion du Cinquantenaire de ces Ecoles et dernièrement parue.

N. D. L. R.

O Bou Zaréa! Toi dont le nom signifie « père des semences », « fortunée en graines ». — Bou Zaréa, qui exprimes donc abondance et opulence, ô Bou Zaréa, au nom de notre Ecole, j'invoque ta munificence.

Je te connais depuis longtemps, Bou Zaréa, depuis bientôt un demi-siècle... Mais, écoute une histoire...

Il était une fois un petit garçon qui, dans un humble village du Massif Central, entendit, pour la première fois, prononcer ton nom, ton nom étrange, barbare et mystérieux, alors qu'il avait six ans. Et, pendant plusieurs mois, ces longs mois de l'enfance, il le réentendit ce nom mystérieux et barbare et s'accoutuma à sa sonorité étrange. Car celui qui le prononçait était un grand garçon de vingt ans, instituteur-adjoint, d'allure un peu folle et dont les extravagances s'accordaient mal avec la gravité professionnelle de son directeur, l'austérité du site, la gravité de nos montagnards. Or, chaque fois que l'ancien, paternellement, le gourmandait pour quelque nouvelle frasque, notre grand garçon faisant sauter le petit sur ses longues jambes, répondait désinvolte: « Bah! si ça continue, j'irai à la Section spéciale j'irai à Bou Zaréa. »

Bou Zaréa... Bou Zaréa, c'était le maître mot, l'unique, la péremptoire réponse du grand garçon à l'allure un peu folle. Et, l'admirant en secret, le petit garçon répétait: « J'irai à Bou Zaréa... Bou Zaréa... Bou Zaréa... »

Il ne vint pas, le grand garçon à cette Bou Zaréa. Ce qu'il est devenu, l'on ne sait,

car il disparut un matin d'août — c'était de très bon matin — et personne ne le vit partir... Il oubliera seulement de payer son aubergiste, son logeur et d'autres moindres créanciers ne laissant dans sa chambre qu'une malle vide... et un livre d'algèbre.

« Peut-être, disaient simples et bonnes

A NOS LECTEURS

Nos presses vont bientôt s'arrêter. Nous voici au bout du rouleau... de papier de notre cher journal. Et bientôt nous passerons... le porte-plume à d'autres jeunes pleins d'ardeur. Mais il ne pourra pas être dit que de nos cervelles jusqu'ici fécondes (?), n'a point jailli la « dernière », nécessaire pour finir en beauté.

L'occasion nous en a été heureusement offerte par un événement qui n'arrive pas souvent: le Cinquantenaire. Un cinquantenaire, hélas! n'a lieu que tous les cinquante ans!

Notre promo ne pouvait manquer de contribuer à cette commémoration.

Aussi, pendant tout un mois, élaborait-elle un numéro relativement bien illustré, riche en souvenir d'Anciens, reflet plus fidèle qu'à l'ordinaire de « l'Esprit bouzaréen ». Elle le baptisa « Spécial du Cinquantenaire ». C'est celui que vous tenez et qui vous retient.

Nous espérons qu'il aura vos suffrages... nous le croyons même. Comment ne pas vous arrêter sur des articles signés par tous les professeurs de l'Ecole — véritables interviews, « Le Profane » s'est fait reporter —, sur cette présentation que nous avons voulu impeccable, surtout ce qui en fait un ensemble aussi bel que bon.

Souhaitons donc — après avoir remercié tous ceux qui nous ont gracieusement apporté leur collaboration — que notre dernière... impression... vous en laisse une... et bonne.

Le Profane,

Promotion 1936-1939.

gens, les créanciers au directeur atterré, peut-être est-il allé dans cette Bou Zaréa dont il parlait toujours?... »

...Mais le petit garçon que le grand faisait sauter sur ses genoux, avait retenu le mot magique. Il y songea durant toute son enfance, toute sa jeunesse. Et un jour vint où il connut, pour de bon, pour de vrai, ce que le grand n'avait jamais qu'imaginé, et pour échapper peut-être à de justes vindictes...

...Ce n'est donc pas d'hier, tu le vois, que date mon premier souvenir de toi Bou Zaréa. Alors, permets-moi de t'invoquer, père des semences, symbole d'abondance et d'opulence. De t'invoquer en faveur de cette Ecole qui s'est un jour installée sur ton domaine. Elle y vint sans enthousiasme, un peu comme une pauvre, car des lieux où, jusqu'alors elle gîtait, la nécessité l'obligeait à chercher un nouveau toit... C'était, en vérité, une école sans prestige, et qui, pendant des années, sembla oubliée dans les brumes... Une maison sans souvenirs...

Mais, aujourd'hui, la voici ranimée, vigoureuse, ruche bruisante d'abeilles; ruche féconde qui a essaimé; ruche généreuse qui ne demande qu'à essaimer encore... N'est-ce point là, Bou Zaréa, signe de ta protection? de ta vertu, de tes bienfaits?...

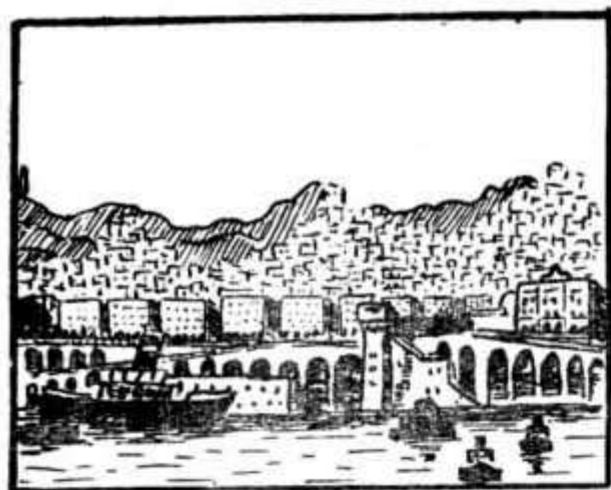
Alors, je te salue, ô Bou Zaréa, père des semences, symbole d'opulence et d'abondance, et je te demande pour cette Ecole qui, désormais, fièrement, porte ton nom, de lui assurer à jamais ta protection, de lui inculquer ta vertu, de la combler de tes bienfaits...

Que soit toujours plus bruisante, plus féconde, plus généreuse notre Ecole, sous ton égide, ô Bou Zaréa!

Aimé DUPUY,

Directeur des Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

Docteur de l'Université de Strasbourg
Lauréat de l'Académie Française.



Quelques Feuilletts d'un Carnet de Route de Marseille au Caire

10 NOVEMBRE 1925. — Le puissant paquebot « Le Canada » m'emporte vers le pays où dorment, d'un sommeil plusieurs fois millénaire, les prestigieux rois pharaons.

Marseille s'efface peu à peu dans la blancheur des rochers de Provence. Nous nous engageons dans l'étroit passage de Bonifacio : la pointe Sud de la Corse relevée en poupe de navire, semble faire la grimace à la Sardaigne et la regarde dédaigneusement. Mais la Sardaigne avance vers elle ses côtes noires, déchiquetées et coupantes comme des lames de poignard, et menace... Si les deux voisines se livraient combat, ce serait un duel à mort.

11 NOVEMBRE. — Dans le soir mauve, les montagnes de Cynnos ont disparu en me serrant le cœur. Nous longeons à présent la masse sombre du Stromboli qui, au repos, crache péniblement sa lave comme un vieil asthmatique.

Voici les îles Lipari où séjournait Eole et le détroit de Messine qu'une rampe de feux électriques illumine chaque nuit : « *ad majorem Mussolini gloriam* ».

A babord, dans le lointain, on distingue à peine l'Etna. Un humoriste m'affirme que Vulcain y forge des armes pour le Duce et des chaînes pour les Italiens. *Qui lo sa?*

12 NOVEMBRE. — Nous débouchons dans le bassin oriental. Du ciel, de l'eau, de l'eau, du ciel. Nous sommes baignés de bleu. La France est déjà loin et, instinctivement, je cherche les trois couleurs rafraichissantes de son drapeau.

13 NOVEMBRE. — La Crète, à l'horizon. Près de moi un Grec pleure. Il contemple le coin de terre qu'il aime, et, étreint par l'émotion, s'écrie : « Comme c'est beau ! » Mais le grand navire passe majestueux et s'éloigne...

14 NOVEMBRE. — Des eaux limoneuses, salées par le dieu Nil; une côte basse, de couleur fauve, que ponctuent quelques palmiers; des éperviers qui planent; des corbeaux mantelés, au vol lourd et gauche; un aveuglement de lumière et de soleil et c'est l'Egypte!

(Ici, quelques feuilletts manquent).

20 NOVEMBRE. — Son Excellence Maher pacha, ministre de l'Education nationale, après m'avoir fait, au Caire, le très grand honneur de me recevoir, de m'offrir, dans son bureau, une cigarette et une tasse mi-

nuscule de café, me parle, en un français très pur, de son admiration pour la France.

Il est petit, très brun, frisé. Sa politesse est exquise et tout orientale. Des étudiants égyptiens, il ne souffle mot. De ma tâche non plus.

21 NOVEMBRE. — Je dois débiter à l'Ecole secondaire de la plus grande ville de province: Tanta. C'est le bastion des Wafdistes et nous sommes en pleine agitation politique. Des bandes d'exaltés parcourent les rues et manifestent aux cris de : « Vive Saad Zaghloul pacha ! » Ce sont, pour la plupart, des adolescents. Ils malmènent la police qui se contente de parer les coups. Fils d'effendis, de beys, de pachas, on n'ose y toucher. C'est à eux que j'ai à faire moi-même.

22 NOVEMBRE. — Dans le matin d'une pureté merveilleuse, je longe le canal qui joint deux branches du Nil. Je suis coiffé du tarbouche obligatoire en service. J'arrive devant le vaste et moderne bâtiment où je dois enseigner. Ma stupéfaction est grande: je passe devant une haie de soldats armés et casqués qui surveillent l'école. Dans la cour, j'entends le cri qui, la

veille, a assourdi mes oreilles : « Yahia Essa'd Zaghloul pacha ! »

Il est huit heures. Une cloche sonne en vain. Personne ne rentre dans les classes.

Un millier d'élèves gesticulent, vocifèrent, invitent à la grève. Le directeur pénètre courageusement parmi ces révoltés et, à coups de poings, à coups de pieds, il réussit à les disperser en les refoulant dans les salles.

Je pénètre dans ma classe. Le désordre est à son comble. Quarante solides gailards continuent à discuter et persistent à vouloir faire grève.

Je m'assieds, apparemment calme, sans prononcer une parole, et j'attends...

Mes autres collègues sont sortis de leur classe et espèrent l'apaisement.

Dans un entêtement irraisonné, je m'obstine à faire front à l'orage. Mais la colère me gagne : on veut m'obliger à crier : « Vive Essa'd Zaghloul pacha ! »

Croyant vexer profondément mes jeunes et bouillants politiciens, je me mets à scander la 114^e et dernière sourate du Coran que l'on récite lorsqu'on craint les embûches des démons ou que l'on passe près de choses ou d'êtres maléfiques.

Mes élèves, faisant tout à coup silence, me regardent, ébahis! Un Français connaissant l'arabe et le Coran!... Un ami donc des Musulmans!...

Mon autorité est, dès le premier contact, assise. Nous pouvons, à présent, commencer à travailler dans la paix et la confiance.

Que la parole d'Allah, — qu'il ne cesse d'être exalté, — soit bénie !

27 MARS 1938. — La suite de la publication de mon carnet de route est renvoyée au prochain cinquantenaire.

Je voudrais toutefois tirer de ces notes brèves un conseil dont l'utilité me paraît profondément humaine; le voici : Si nous voulons, nous, Français, que les Indigènes se rapprochent de nous, si nous désirons qu'ils nous aiment, apprenons leur langue.

A.-M. Biaggi,

Promotion 1899-1902,

Sect. spéciale 1902-1903,

Professeur de langues arabe et berbère,
aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.



BOIS DE E. BELMAIN

IMPRESSIONS

○○○

Voici 10 ans déjà qu'un hasard imprévu de ma vie professionnelle m'a fait entrer à l'Ecole. Je ne l'ai jamais regretté: ce sont les dix meilleures années de ma carrière.

Le travail me semble à Bouzaréa plus facile et plus gai qu'ailleurs. Du vaste horizon afflue l'air vif qui nettoie les poumons de la poussière scolaire de l'esprit, des idées noires et des rancœurs étroites. Est-ce pour cela que le « climat » de l'école est celui de la bonne entente et de la bonne humeur, qu'on s'y trouve si bien à l'aise ?

Lorsque, à la rentrée d'octobre, je me trouve pour la première fois en présence de mes nouveaux élèves, nous nous regardons avec une curiosité mutuelle. Vous vous demandez quelles seront mes manies particulières, quels soucis ou quels dangers incarnera pour vous ce nouveau personnage.

Moi, je vous connais. Ni vos noms, ni vos visages ne me sont familiers. Mais votre groupe prend exactement dans ma pensée la place qu'y occupaient vos prédécesseurs, et je ne sais plus très bien si ma tâche recommence ou si elle continue, d'une promotion à l'autre.

Je vous vois fiers et inquiets à la fois de sentir que votre enfance est bien finie, qu'on vous parlera désormais comme à des hommes. Vous ne le mériterez pas toujours, et vous aurez bien des retours d'enfantilage ! Mais vous êtes pleins de bonne volonté: lorsqu'il le faudra, je pourrai vous parler gravement.

Vous êtes tous différents, d'origine, de caractères, de croyances. Tous différents... et tous pareils, tous à la quête de vous-mêmes, à cet âge de la mue intellectuelle où, gauche et cependant résolue, votre pensée sans nuance oscille de la timidité à la brutalité. Vous vous sentez pleins de forces qui croissent, que vous ne savez pas discipliner encore et que vous êtes impatients d'essayer dans la vie réelle: en entrant à l'Ecole, vous ne songez qu'au bonheur d'en sortir, maîtres de vous, libres.

Mais l'Ecole vous retient plus que

vous ne croyez. Vous vous sentez bien vite engagés en une sorte de fraternité, non seulement matérielle, par la vie de l'internat, mais morale aussi. De forts courants d'idées et de sentiments communs traversent ce petit monde, subitement plus sensibles dans certaines circonstances exceptionnelles: un incident, un petit drame, une fête. Vous entrez dans cette communauté plus vite et plus complètement que ne le feraient des jeunes filles, plus secrètes, plus rebelles à l'esprit de corps, plus individualistes (ou « anarchistes » peut-être) que des garçons. Plus fines et plus compliquées aussi.

Il m'est facile et agréable de m'entendre avec vous. Certes, vous mettrez souvent à l'épreuve ma patience et mon indulgence. Mais votre ardeur à vivre, un peu désordonnée, sera aussi pleine de générosité. Vous mériterez mon affection. Je vous la donne d'avance.

Et cette confiance que je vous accorde ouvre pour moi l'année scolaire non sous le signe de l'ennui, mais sous le signe du courage et de l'espoir.

Mme L. Simoneau,
Professeur de Lettres
aux Ecoles Normales
d'Alger-Bouzaréa.

A TIRE D'AILE

à M. C.

Le parfum pénétrant du zéphyr mordoré
Lancinant et secret, poursuivant le silence,
Etale à mes côtés le visage adoré
Qui longtemps m'a hanté de sa vivante absence.

Mon cœur endolori s'est soudain ranimé
A l'appel si vibrant d'un si doux souvenir;
Et la cruelle atteinte où je fus abîmé
N'a pas encore éteint la vision d'avenir!

L'âpre moiteur d'un front que nul souci ne
Qu'à l'auguste Phébé j'ai toujours comparé
M'empêche et me dissout, et l'ombre que je
Efface le souhait de mon être effaré.

Souhait que de tout cœur je désire arboré:
La formule en est fluide et le sens clair-
Mais, ô stupeur! le spectre s'est évaporé...
Mon souhait? La revoir! Qui trouble ainsi

Du passé défleuri, le monotone envol
Egrène dans mon cœur les heures disparues,
Riches en distractions, que, du temps, l'ample
Nous a émiettes aussitôt qu'apparues:

Mais, à ce souvenir, qui sans cesse me suit
J'évoque, en mon tréfonds, mon esprit timoré
Tel un vil forcené, stupéfait que le fuit,
Le parfum pénétrant du zéphyr mordoré.

Antinéa.



L'enterrement de Crysia, d'après « Aphrodite », roman de Pierre Louys

Tableau de M. Rousseau,
Professeur de Dessin artistique
aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

SOUVENIRS DE L'ECOLE

La Direction du « Profane » me demande quelques souvenirs sur l'Ecole à l'occasion du Cinquantenaire. Force est de me rappeler que j'y entr'ai il y a plus de trente ans — le 1^{er} octobre 1907 — et que je ne l'ai guère quittée depuis.

Trente-et-un ans, toute une vie! Et pourtant, il me semble que c'est hier que j'endossai la belle blouse noire, brillante et raide du jeune tyron. Il est vrai que chaque année, les mêmes tyrons, avec les mêmes blouses neuves, le même air gauche, peuvent me donner l'illusion d'un passé renouvelé et toujours semblable à lui-même.

La force des traditions est inconcevable; le tyron, emprunté et discipliné, riche de livres et de cirage qui servent à tous, le profane à la fois déluré et traditionaliste, le vétéran presque détaché de l'école, déjà instituteur, fiancé ou militant, constituent des types sociaux fixés, qui se perpétuent à travers les générations sans modifications perceptibles.

Les mêmes cours, ou à peu près, les mêmes batailles de polochons entre dortoirs, les mêmes fugues au petit bois lorsqu'il fait beau et que le professeur est indulgent, les mêmes parties de cartes ou les mêmes discussions au fond des cagnas obscures, façonnent les âmes de ces Bouzaréens, qui ne l'on pas si mal faite que cela, puisqu'en définitive ce sont peut-être eux qui ont fait l'Algérie française.

Des souvenirs! Les miens sont ceux de tous et je suis sûr que vous allez dire en me lisant : connu! connu! Puisque je vous dis que nous avons tous vécu la même vie!!

Toutes les promotions ont leur homme à femmes: beau garçon, sachant faire une cravate, littéraire, qu'il dit, sans doute parce qu'il sèche en math, recevant au courrier des lettres bleues, mauves ou roses aux larges enveloppes, fleurant bon la violette ou le patchouli.

Le nôtre était gars splendide, rose et blond, aux cheveux bouclés, un Adonis qui eût mis des lorgnons. C'était le meilleur camarade du monde et nous l'aimions beaucoup. Mais il avait des succès et il le disait: car, quelle raison d'avoir une petite amie

à dix-huit ans sinon pour qu'on le sache! Et il nous les criait ses succès, et les prénoms féminins toujours délicieux et variables, et les adresses dans des quartiers variés et les allusions à des moments... pathétiques.

Mais cela ne nous épatait pas comme il l'eût voulu: outre qu'il nous était loisible de faire croire, que plus discrets nous n'avions rien à lui envier — à dix-huit ans, sur ce chapitre, on n'en est pas à un mensonge près, et l'imagination est bien plus riche que toutes les réalités, — nous avions décidé que ce Don Juan était trompé.

Nous n'en savions rien évidemment et c'était le cadet de nos soucis: mais

Nos études étaient sérieuses, les surveillants y passaient souvent et le Directeur au moins une fois chaque soir. Mais vers 7 heures, quand approchait la douzième ou treizième heure de travail de la journée, la détente se produisait. Dans le silence des plumes grinçantes et des chuchotements confidentiels, de dessous les têtes baissées, un beuglement montait, s'amplifiait, emplissait la salle, s'échappait par les fenêtres ouvertes vers les galeries. La modulation en était variée, le plus souvent large, sourde ou sonore, quelquefois aiguë et flûtée, mais l'effet en était toujours le même: vingt-quatre têtes se dressaient, la



« Les mêmes parties de cartes... »

DESSIN DE HOCINE

à chaque nouvelle aventure il y en avait toujours un parmi nous qui apportait un témoignage, faux certainement, mais qui était d'autant plus précis qu'il était faux et qui se résumait à peu près en ceci: « Cette petite?... Avec toi? Non, mais tu es fou! On l'a vu avec... » Et cela se terminait toujours par un: « Mais tu les portes, mon pauvre L... » C'était passé en proverbe.

Pour l'exciter et le mettre en rage on lui hurlait dans les oreilles un beuglement de taureau, un: « Mou... ouh!! » prolongé. C'était devenu le cri de ralliement de notre promotion. Mais L... était bon garçon et incorrigible; après un moment de colère chez lui, des rires chez nous, il s'apaisait et le dimanche suivant il recommençait et... nous aussi.

Chaque promotion a une façon particulière d'organiser le chahut, institution vénérable: notre façon à nous venait de là.

bouche prête au rire, vingt-quatre paires d'yeux moqueurs braqués sur L... et qui attendaient.

Parfois cela ne mordait pas tout de suite: L..., raisonnable ou trop affairé, haussait les épaules, après avoir vainement essayé de ses gros yeux écarquillés, de découvrir le centre d'attaque.

Le silence retombait. C'était à recommencer. Cela ne tardait guère. A droite, à gauche, des « Mou... ouh!! » partaient, éclatants et brefs, comme des coups de trompette, ou doux, langoureux, insinuants comme des miaulements au clair de lune. Enfin, cela prenait: L... éclatait d'autant plus violemment qu'il s'était contenu. Avec un grand coup de poing sur la table, il se levait, arrachait ses lorgnons, et la poitrine en avant, dressé avec un large geste d'Algérien, il hurlait à la cantonade: « Il y en a un qui veut que je lui casse la figure! »

(Lire la suite page 11)

ENCORE DES SOUVENIRS

Octobre 1919... les tyrons sont raides dans leur uniforme neuf et sous leur casquette à palme jaune et violette, à jugulaire jaune pendant sur le côté.

Est-ce qu'il faudra bien rester trois longues années dans cette boîte ?

**

Les habitants de l'Ecole sont cloisonnés en catégories bien étanches. Le chaïb et le boudjif forment l'état-major; Jacques amène chaque matin dans sa voiture à chevaux des professeurs qui sont d'une race différente de la nôtre, et qui vivent à côté de nous.

La foule des élèves n'est pas homogène: les vétérans sont des êtres supérieurs, qui n'entrent en contact avec nous que par l'intermédiaire de polochons que nous sommes honorés de recevoir sur la figure, et qui ne nous adressent la parole que pour nous coller. Les profanes, rarement, nous font un petit bout de conduite, en récréation.

Ma petite promotion, toute recroquevilée, connaît encore une subdivision en ornaïs et en algérois.

Au réfectoire, nous avons faim! ma promotion est groupée sur deux bancs, de part et d'autre d'une longue table grasse. Une assiette de fer, sale, un quart, sale, dans le quart, de la marmelade de moucheron, et de mouches, dans l'assiette, une pitance infecte et insuffisante.

Le matin, une cafetière verse un liquide dont la nature nous échappe: le goût est anonyme, la couleur varie peu et permet de suivre la cuiller jusqu'au fond du bol, et cela s'agrémente ordinairement au moins d'un cafard de dimensions suffisantes de bête bien nourrie, ayant vécu une vie calme et tranquille.

Au réfectoire, hélas, c'est la lutte pour la vie. Un soir, on apporte un plat de sardines frites. Panne rapide d'électricité, l'espace d'un instant. Quand la lumière revient, le plat est vide, mais chaque poche est remplie...

Le maltais, de l'autre côté du ravin, a des nêfles magnifiques.

Un samedi après-midi, le maltais ne trouve plus ses nêfles. Le dimanche, Jacquot, court sur pattes, encore raccourci par une forte myopie, Brasiles, pacifique géant, et un troisième loustic retournent chez le maltais, à la recherche des dernières nêfles. Le loustic « fait la mata » et les deux autres s'attardent. Coup de sifflet, fuite rapide, ...mais Jacquot perd ses lunettes, et le maltais sans pitié attrape sa proie, alerte la gendarmerie, jette la consternation sur l'Ecole. Le chaïb parlemente, et sauve Jacquot en payant 50 fr. (des francs de 1920).

Nous sommes deshonorés, et dans son laïus du samedi, le chaïb laisse bien deviner qu'il se charge de nous aider tout en regrettant que nous ayons été si peu dé-

gourdis. Nous nous cotisons pour payer les 50 francs et nous attendons les événements. Quelques semaines plus tard, le maltais a une chèvre vagabonde qui franchit d'un mètre la haie de l'Ecole, et le maltais paie au chaïb une somme de 50 francs pour les dommages causés par sa chèvre. L'honneur est sauf.

Tous les samedis, il y a conférence du chaïb. Nous apprenons, d'abord, que nous sommes les piliers de la charpente morale de la France, et, ensuite, que nous filons du mauvais coton. Et les punitions pleuvent: il y a celles des professeurs, celles des maîtres de services, celles des vétérans, celles des profanes. Quelques rescapés sortent le dimanche.

Pauvres tyrons !

**

L'année suivante est pour nous l'année du B. S. Malgré un travail accru, nous créons le « Profane », et nous créons aussi une coopérative. Notre profane, bien entendu, est polycopié, mais c'est tout de même un début, d'autant plus que sa composition, son impression, sa vente, sont plus ou moins clandestines, et plutôt plus que moins.

Au réfectoire, la faim continue, au dortoir, le pelochon fait des dégâts, nos chahuts sont bien organisés, nous cassons de tout, vite, bien, très proprement, et sans qu'il y ait trop de punitions.

Et cependant le chaïb a la rancune tenace. Un vétéran, vautre sur son lit, un jeudi après-midi, mange avec délices une tartine de confiture. Laïus réglementaire sur la tenue d'un instituteur, et trois mois de colle. Le chaïb s'en va, pendant la consternation se généralise. A la porte, demi-tour, le chaïb veut savoir qui a fourni la confiture. Et un profane récolte ainsi un petit mois de colle.

Doux régime !

Nous frayons avec nos tyrons, sans penser déchoir, et nous sommes à l'origine d'une camaraderie plus grande entre normaliens.

En troisième année, la vie matérielle de l'Ecole se transforme: l'uniforme est supprimé, le premier autobus Cohen fait son apparition, et les tables du réfectoire, à Pâques, se garnissent de vaisselle blanche!

Nous faisons beaucoup de pédagogie et de français. Aux gros dictionnaires Hazfeld que l'Administration a le soin de mettre dans chaque classe, s'ajoutent en troisième année, les gros dictionnaires de pédagogie et des livres de format plus faible, mais qui sont alors beaucoup plus maniables.

Notre artillerie est donc abondante et variée. L'artillerie légère harcèle l'adversaire, le démoralise, et, en matière de conclusion, un gros Buisson, venant de l'autre extrémité de la salle, avec une bonne trajectoire bien courbe, arrive à la verticale sur un

crâne non protégé, et termine proprement le combat.

**

En quatrième année, nous sommes les voisins de l'Econome, un espèce de grand type qui continue à nous faire crever de faim, et qui n'a jamais rien compris à la mentalité de Bouzaréa. Ne fit-il pas passer au conseil des professeurs un brave normalien qui avait sifflé l'air « Un grand singe d'Amérique » sur le passage de Boudjif, grand uniquement par la taille !

L'hiver est rigoureux, et nous avons froid. Nous finissons par obtenir un poêle, et, bien entendu, nous « trouvons » du bois.

Hélas, Boudjif, quelle distillation de bois vert, et quel amas goudronneux sur le tapis de votre salon! car notre poêle a un tuyau qui débouche dans votre cheminée, et, à condition de bien soulever notre poêle de temps en temps, tout un magma nauséabond dégringole tout doucement chez vous.

Nous imaginons une intrigue entre la bonne de l'Econome et l'un d'entre nous, et nous donnons à notre camarade rendez-vous à neuf heures du soir sur la route. Brunot et moi, cachés dans le fossé, des casquettes sur la figure, et matraque à la main, nous surgissons au bon moment, et l'amoureux, transi de peur, détail... Le lendemain, le pauvre garçon nous racontait sa mésaventure, en y ajoutant, bien entendu, force détails.

**

Souvenir de surveillant? Un matin, au petit jour, surveillant et surveillés étaient au grand urinoir qui se trouvait au bout du bâtiment. Mon voisin, me tapant sur l'épaule, me confie: Dis, « j'y ai mis », j'ai sauté du lit et je me suis essuyé la figure, et il a cru que je revenais du lavabo!

Le malheureux, m'ayant reconnu, eut l'envie de pisser coupée net.

**

Voilà donc vingt ans bientôt que je suis à Bouzaréa. Jeunes gens, mes amis, voulez-vous me donner l'occasion de penser que je commence à devenir un vieux bonhomme ?

J'ai connu comme vous l'état de tyron, de profane, de vétéran, à une époque où ces mots avaient leur valeur. J'ai vécu la vie de l'Ecole dans des conditions moins agréables que celles que vous connaissez et votre ancien n'est jaloux ni de votre jeunesse, ni de votre bien-être.

Sport, bien-être matériel, confiance mutuelle, sont des éléments nouveaux, mais qui laissent intact notre amour pour cette vieille boîte de Bouzaréa.

F. Puget,

Promotion 1919-1922.

Professeur de Sciences
aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

TYRONIE

Bouzaréa! Nom prestigieux! A le prononcer accourent en foule des souvenirs variés, intenses ou imprécis. Chacun de nous sent bien qu'un peu de son âme flotte toujours dans les mille recoins de la Grande Maison : une salle d'étude, un dortoir, un réfectoire, l'Infirmerie, l'Ecole annexe, un laboratoire, des jardins, un bois évoquent tour à tour des moments agréables, touchants, pénibles aussi, mais au rappel desquels nous affectent un pincement léger ou une étreinte prolongée.

Je me complais bien souvent à revoir les diverses attitudes de l'Elève-Maitre timide, gauche, effacé: le médiocre agriculteur aux bras si vite fatigués, le piètre ouvrier en fer à l'énergie défaillante, l'expérimentateur toujours malchanceux et le mathématicien aux abois, suant d'angoisse trop souvent. Mais plus persistante se développe, ce soir, l'image d'un état bien particulier de mon inquiète existence de « tyron » — disons pour les profanes en la question — d'élève de 1^{re} année.

Soir de rentrée! Le premier contact avec la vie d'internat! La sollicitude maternelle m'avait accompagné à l'Ecole, tôt dans l'après-midi et s'étendait à l'extrême limite possible de l'agencement matériel de ma nouvelle existence; dans l'immensité froide d'un dortoir, la vigilante affection se porta sur un angle quiet, abrité des courants d'air; je pris possession du lit qui fut, une première et dernière fois, maternellement bordé.

Le soir, dans le brouhaha d'une rentrée désordonnée, je mesurai l'étendue de ma quiétude discrète; le calme s'établissait peu à peu et me livrait aux atteintes de l'angoisse indéfinissable qui saisit tout interne la première nuit passée hors du logis familial; j'entendis une voix sans aménité crier : « Tyron électrique, éteins ». Sans deviner à qui l'ordre péremptoire s'adressait, j'eus immédiatement l'intuition d'un désastre.

Les chocs d'un « pelochon » assénés par une dextre experte sur mon dos pelotonné ne me laissa plus de doute.

Dressant la tête, je vis un insidieux commutateur au pied de mon lit; je compris: je devais éteindre, et chaque matin, donner la lumière.

Tous les soirs, alors que mes voisins que j'enviais, s'allongeaient douillettement, il me fallait attendre que tout le monde fût couché pour exercer mon office. Les matins d'hiver quand la cloche exécrée tintait à toute volée, le premier, je me dressais sur le champ pour tourner le bouton.

Je me recouchais souvent, dérochant avec les délices du fruit défendu quelques minutes de délassement. Si je tardais, chose rare, Vestale aux feux éteints, j'étais la cible toute désignée aux fureurs matinales du maître-surveillant hurlant dans le dortoir endormi: « L'Elève de Service au bouton, pourquoi n'allumez-vous pas ? »



« Le mathématicien aux abois, suant d'angoisse trop souvent... »

DESSIN DE GANTES

Je dois avouer que l'inconscience excusable de mes camarades ne me facilitait pas toujours une besogne détestée: certains s'attardaient à mon grand déplaisir et quand c'étaient des Anciens, je n'avais rien à objecter; je maudissais vainement leur inexplicable lenteur. Un soir, un Vétéran, plus coquet, ou occupé à des rangements insolites, ne se décidait pas à se coucher. Nonobstant, j'éteignis « Tyron, rallume, je ne suis pas couché. » Je le savais bien pardi!

Quel esprit inouï de rébellion souffla alors en moi? Je fis la sourde oreille. « Tyron, je t'ordonne de rallumer ». Immobilité! « Rallume ou tu me la paieras! »

Un pas rageur martela le carrela-

ge: les lampes furent rallumées et peu d'instant après éteintes. Ah! le sentiment sacré de la hiérarchie et de l'obéissance ne seraient pas impunément violés! On me le fit bien voir; je fus « rattrapé au tournant », pour un autre motif, naturellement; il est si aisé dans les mille incidents d'une vie d'interne de prendre quelqu'un en défaut; on ne badinait pas, alors, avec les signalements des Vétéran; la privation de deux dimanches de sortie fut la rançon d'un inqualifiable manquement.

L'accoutumance n'atténuait pas le déplaisir d'un rôle toujours plus aborhé. Quand les chacals commençaient à errer dans le ravin et lançaient leurs aboiements sinistres, glacé d'effroi, je ruminais mon triste sort. Oh! les stupides et vains ressentiments d'adolescent auquel la vie pouvait présenter tant de réels sujets d'affliction ou d'angoisse!

Personne d'ailleurs ne pouvait soupçonner le petit drame, qui parfois avec tant d'accuité se jouait en moi. Ce n'est qu'à la venue des beaux jours, l'office cessant le matin et n'apportant guère de gêne le soir, que ma charge d'allumeur ne me pesa plus.

Continue-t-elle toujours à être exercée? Empoisonne-t-elle encore en partie l'existence de ses titulaires? Non pas que je songe à créer au sein de la Grande Amicale un groupement annexe de « tyrons électriques »! Que mes camarades et mes anciens élèves excusent ce rappel pessimiste de moments qui devraient tous être également allègres et chers.

Je me rassure: dans quelques jours, le 10 avril, quand, en un touchant pèlerinage, nous reverrons ensemble les lieux où se sont écoulés les plus belles heures de notre jeunesse, tout à la joie, nous remémorerons les événements heureux, touchants, plaisants et nous communierons en des sentiments de sympathie, d'affection, et de reconnaissance.

C. Disdet.

Promotion 16-19.

Professeur de Lettres
aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

une fâcheuse mémoire

Robert tira une cigarette d'un étui nickelé, l'alluma et se tourna vers la jeune blonde qui pleurait, le visage dans les mains et les coudes sur les genoux.

Elle avait de jolis souliers blancs à bout carré, de non moins jolies jambes nues que rendait encore plus belles la robe impertinemment arrêtée au-dessus du genou et des gants dont il ne pouvait rien dire, car ils étaient écrasés sous son sac. Ne les voyant pas, il ne pouvait non plus rien dire de ses traits ni de son buste, mais il fut persuadé qu'ils étaient au moins, aussi beaux que le creux de ses épaules ou les volutes dorées de sa permanente.

Il resta un moment indécis, tirant sur sa *Week-end*, puis se rapprocha de la jeune fille, allongea le bras gauche derrière elle, contre le dossier. Il se découvrait de plus en plus une âme de Don Juan. Probablement parce que les trottoirs étaient presque déserts et les autres bancs vides devant le Conservatoire Municipal.

Il y avait seulement trois jours que l'été était venu, avec une semaine de retard, et les conditions de température et de pression étaient déjà suffisantes pour raréfier les passants. Cinq minutes s'écoulèrent. Robert commençait à avoir des fourmis dans le bras et ne savait plus que faire de ses jambes, les ayant déjà plusieurs fois allongées devant lui, repliées sous le banc, croisées l'une devant l'autre et l'une sur l'autre.

La jeune blonde pleurait toujours. Au lieu de la porter à refouler ses larmes, la présence d'un inconnu devait accroître son chagrin. Elle leva soudain une triste mais délicieuse frimousse, pinçant son petit nez dans un carré de soie blanche et Robert, heureux de constater qu'il avait prévu juste, jugea qu'il était temps d'intervenir. Il jeta sa cigarette, toussa pour raffermir son assurance. Un tram qui passait, aux trois-quarts vide, ébranlant la chaussée, couvrit de son vacarme cette ombre d'hésitation.

— Pardon, mademoiselle, puis-je connaître l'objet de votre chagrin?

Il lui avait doucement pris l'avant-bras pour écarter le mouchoir qui frottait avec trop d'énergie ses jolis yeux.

Elle baissa la tête, renifla à plusieurs reprises.

— J'ai été éliminée... du concours de diction... je n'ai pas de mémoire!

Et elle se couvrit à nouveau le visage, un poing sur chaque œil. Robert en profita pour lui entourer les épaules. Puis, ayant tiré sa pochette, d'un geste élégant, à la Gary Cooper, il releva le front de l'adorable black-boulée.

— Voyons, mademoiselle! Il n'y a pas là de quoi vous désespérer! Les examens comme les concours, vous savez, n'ont jamais prouvé grand-chose. Tenez... pas plus tard qu'hier, dans la même revue, André Maurois parlait de l'incompétence du jury et Michel Duran déclarait inutile le concours du Conservatoire National.

Devant cette argumentation si bien as-

sise la jeune blonde ne résista pas. Elle cessa ses larmes, se laissa tamponner les yeux, essuyer le visage, et consentit même de sourire...

— Là, vous êtes plus belle comme ça, constata Robert.

Elle rectifia la position de son col.

— Il fait chaud aujourd'hui!

— Trop!... Nous allons boire quelque chose, mademoiselle...

Il n'avait pas laissé tomber la voix. — Lorette! compléta-t-elle.

— Pas vilain votre prénom! Robert, le mien.

Il se leva.

— Alors, on y va?

Elle sourit, se leva à son tour. Elle était beaucoup plus petite qu'il ne le pensait et il trouva que cela était encore un charme de plus.

Au bar, Lorette se fit indiquer la *Toilette*. Elle en revint quelques minutes après, ses boucles blondes en bon ordre, les cils repeignés et les petites rigoles que les larmes avaient tracées sur ses joues, effacées.

Ils avalèrent leur bock-citron et le barman réglé, sortirent.

— Où voulez-vous aller? demanda Robert.

Elle haussa les épaules:

— Où vous voudrez!

L'air fraîchissait et les passants se faisaient plus nombreux. Ils suivirent le trottoir. Lorette glissa son bras sous celui de Robert.

— Si nous nous arrêtions là, suggéra-t-il?

Ils étaient devant un hôtel contigu à un jardin public.

Ce fut Lorette qui choisit.

Robert s'assit, ouvrit le roman policier qu'il avait apporté. Encore trois chapitres et il l'aurait terminé. Alors Lorette ne tarderait pas à arriver. Elle lui avait promis de venir à trois heures, devant la grille du jardin. Et puis c'est le plus sûr moyen de ne pas perdre patience et de ne pas intriguer le commères qui, lorgnant tout le monde d'un œil inqualifiable sont les seuls vrais gardiens des parcs publics.

L'avant dernier chapitre lu, Robert releva la tête. L'ombre couvrait tout le rond-point et le jardin s'animait de plus en plus.

— Déjà fit-il!

Il regarda son bracelet-montre se leva, surpris.

Il était cinq heures et Lorette...

— Lapin, murmura-t-il, haussant les épaules. Mais il ne s'étonna guère.

Elle avait si peu de mémoire.

Il la revit quinze jours plus tard, sanglotant à la terrasse d'un café proche du Lycée. Un grand jeune homme blond s'efforçait de la consoler. Robert passa près deux, baissant la tête pour qu'elle ne le reconnût pas. Il l'entendit déclarer qu'elle avait échoué au baccalauréat!

Francisco Barthélémy.

les cuites d'antan



Dictes-moi où, n'en quel pays,
Se fait la divine Chartreuse?
En quelle tant belle abbaye
La Bénédictine fameuse;
Echo, parlant quand bruyt on maine
Dessus rivière ou sus estan
Lui tendance eut trop plus qu'humaine;
Mais où sont les cuites d'antan?...

Où se fait le si bon Vouvray
Qu'ici ma douce muse chante,
Le délectable Beaujolais
Qui mes nombreux loisirs enchante.
Semblablement pour l'hydromel
Qu'on abandonne maintenant
L'hydromel au doux goût de miel;
Mais où sont les cuites d'antan?...

Le si forte et si bon Cognac
Qui remplit mon pauvre cœur d'aise
Et le si goûté Armagnac
Qui calme sitôt tout malaise;
Et le Bordelais remarquable
Que j'aime toujours tant et tant;
Et le Mâconnais délectable.
Mais où sont les cuites d'antan?...

ENVOI:

Prince n'enquêrez de sepmaine
Où ils sont ne de cestan.
Que ce refrain ne vous remaine:
Mais où sont les cuites d'antan?...

ToTo

Pour Toi



Je me sens l'âme triste,
triste,
Mais le ciel est si bleu...
si bleu.
Le bonheur existe
Dans tes grands yeux.

Je cherche dans le reflet
lumineux
Un peu d'espoir ou des regrets
heureux.
Je voudrais baiser ta joue
si douce...

Une caresse tremble au bout
de tes cils.
Le ciel clair semble
le linceul
Des illusions bleues.

Le silence berce mon rêve
Aux ailes légères
Il vole vers les illusions brèves
Et s'y repose
Un instant.

L. Zimmerlin

LA VOIX DE L'AUTRE

« Tu me lasses! tu le sais! je n'aime plus ton regard faussement naïf, tes gestes que je prévois, cette façon cavalière que tu as de dégringoler l'escalier, tes réponses... Oui, c'est surtout ta voix qui m'exaspère... Oh! Lise, je t'en prie, ne me réponds pas... non, tais-toi... Tais-toi! te dis-je. Je ne veux plus entendre ta voix qui m'écœure, qui me met mal à l'aise.

« J'ai encore dans l'esprit des bribes de tes réponses métalliques; des éclats de ton accent que je déteste; tes citations, dont la trace m'opprime comme le parfum d'un rameau de jasmin... Oui, Lise, j'ai encore dans ma mémoire sonore des tenants entiers de tes phrases tendres que je trouve maladroites comme un adolescent qui prononce le mot « femme »... Ce ne sera pas assez du reste de ma vie pour effacer tous les flots de paroles qui m'envahissent à la vue de chaque chose; je sais tout ce que tu me répondras à tout ce que je te dirai... et je sais de quel timbre tu me répondras... Oh! n'attends pas que je me justifie: tu pourrais me répondre... Non, non, non! Aie pitié! Lise, sors! Pas un mot! Sors! Allons!»

Lise le regarda, les yeux inconcevablement ouverts. Elle tendit son bras, prit sa valise lourde, et sortit.

Jacques tomba épuisé sur son fauteuil de cuir.

Il la tenait dans sa main, quitte à être ridicule, cette lettre bienheureuse; cette lettre qui évoquait en lui une fillette de huit ans, simple et blonde, douce aux yeux bleus, gracieuse et souple, et sur cette image, il voyait trembler, plus floue, une autre image, celle d'une jeune fille au même visage que celui de l'enfant claire. Mais ce visage, il ne l'avait qu'entrevu, tandis qu'aujourd'hui... Son cœur lui faisait mal. La cristallisation anticipée commençait déjà: promenades, jeux enfantins... — elle était si jeune, si endiablée, si garçon même!...

La réalité le confondit. Ce fut comme un éblouissement, comme un songe si doux qu'on sait qu'il n'est qu'un songe. Tout ce que son imagination

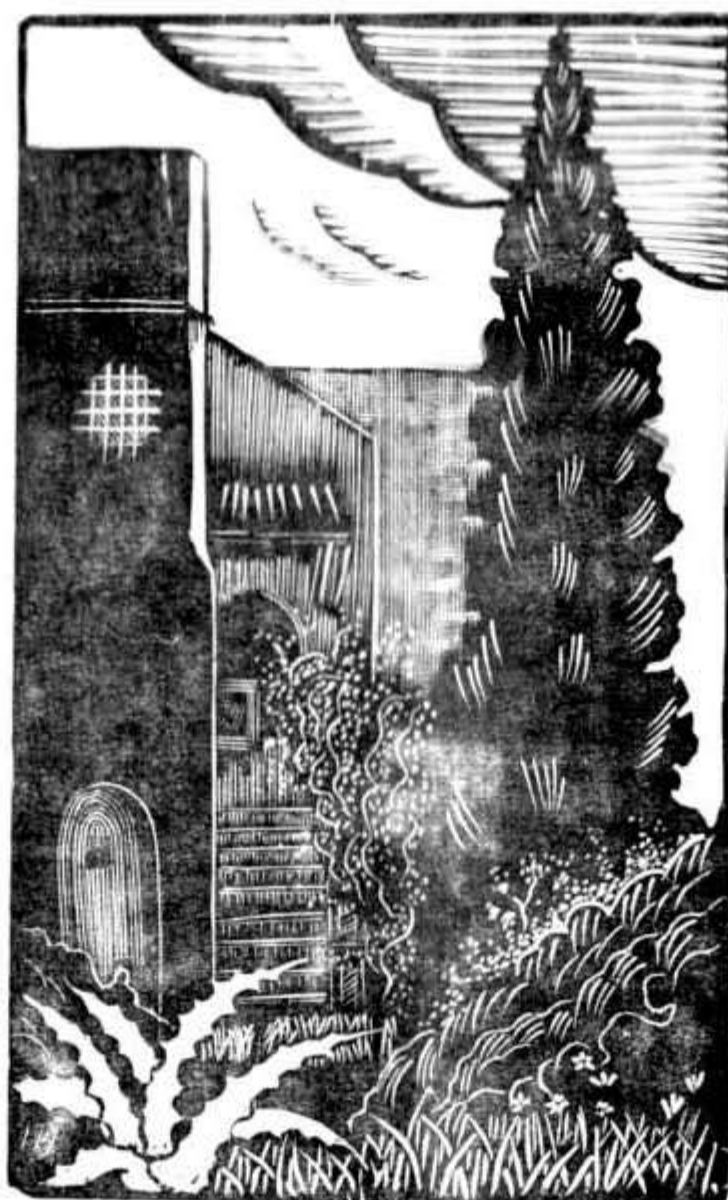
idéaliste avait conçu d'idéal, était indigne de Jeanne. Elle était plus que tendre, plus que jeune, impalpable. Un brilleur de voyage bleu pâle, une toque de velours blanc et des gants de tulle à larges mailles, lui donnaient un aspect d'irréel. Il fut saisi. Ils n'osèrent pas parler. Ils se donnèrent la main. Elle, sachant que c'était Lui. Ils marchèrent, sans vouloir se presser, sans vouloir aller lentement, en se regardant furtivement avec une hésitation que le plaisir rendait presque douloureuse.

Mais Lui fut plus courageux:

— Jeanne!

— Jacques! quand je pense que...

... Mais qu'avait-il? Était-ce lui qui



avait profilé dans l'air mol ce grondement de fauve?... Il lança violemment la main qu'il tenait et cria, hors de lui, le regard féroce, d'une voix déformée comme celle d'un haut-parleur détraqué:

— Assez! assez! assez! Taisez-vous!

— Mais...

Il crut défaillir. Il souffrait à mourir, comme un blessé qui entend sa chair crisser sous le bistouri et qui sent son cœur s'évanouir. Il haleta:

Un peu de silence, s.v.p. !

A Bouzaréa, les relations entre élèves et surveillants sont des plus cordiales; les rares différends se dénouent rapidement à la satisfaction de tous. Le surveillant d'ailleurs ancien normalien apprécie à leur juste valeur les vicissitudes de la vie d'internat. Mais hélas! son rôle ne consiste pas à les adoucir: jugez-en plutôt. Pour lui, seules les infractions au règlement importent; c'est d'ailleurs sa grande raison d'être; aussi devient-il par déformation professionnelle, rêche, pointilleux, tatillon. Il vit pour le désordre il le recherche avec persistance.

L'ordre !!! il ne le voit plus, il ne veut pas le voir; quand il s'établit, le surveillant disparaît. Pourquoi la réciproque ne serait-elle pas vraie?

Mais trêve de discours.

Voici, pour éviter les malentendus et les explications inutiles, quelques recommandations pratiques.

Comptez les sonneries et ne dites pas par principe: « Ça pas sonné ». Dites, si vous le voulez: « Je n'ai pas entendu la sonnette », et cela à la condition d'en être persuadé.

A la rentrée, n'objectez pas: « je voudrais finir ma cigarette ».

Car si par erreur vous veniez d'allumer une cigarette!

Quand un de vos camarades est en retard pourquoi l'excuser: « Il était là il va venir. »

Cela se devine et le contraire serait si regrettable.

A une heure ne grognez pas: « Il fait si bon dehors! ». Tout le monde le sait.

Né demandez jamais trop de renseignements pendant l'étude sinon vous les mettez-vous au propre?

Enfin en tant que surveillant je vous propose ceci: ayez votre règlement en poche et reportez-vous-y souvent; mais si malgré tout (je ne permets toutes les hypothèses) vous avez commis un écart de conduite, songez à réclamer une juste punition sans retard ni sursis.

Le surveillant de service,

J. Le Men,

Section 1929-30.

— Assez! Je vous giflerais... Partez! vite, partez!... Ah! non, entendre par vous — par vous aussi — mon nom prononcé de cette même voix que je ne puis tolérer! Oui, c'est une phobie! mais partez! partez! Taisez-vous! Taisez-vous! Ne m'amenez pas à supplier... Laissez-moi, dites, partez...

— Jacques?...

Cette fois, il la secoua par les épaules et lui fit faire volte-face. Il la poussa, presque brutalement.

Elle s'en alla, éplorée, n'ayant pas compris ce monologue inintelligible.

Non, elle n'avait pas compris qu'elle avait la voix de l'autre. **Franz.**

La Promotion 13-16-19

ou les Etudes Interrompues

Souvenir ému à ceux qui ne les ont, hélas! plus jamais reprises.

Vous avez tous eu certainement cette idée, n'est-ce pas, mes amis, qu'en entrant « à Bouzaréa », vous seriez entraînés dans le déroulement fatal d'un système bien établi: 3 années d'études et d'internat, accession lente aux trois grades symboliques de tyrons, profanes et vétérans, fatidique B. S. au bout; peut-être, pour quelques-uns à qui tout cela n'aurait pas suffi, un petit supplément? Un tel programme n'a d'ailleurs pas de quoi faire bien peur: l'école ne jouit-elle pas d'une bonne réputation? Et au fond n'est-on pas content d'y entrer après de longs mois de travail et d'inquiétude? On fournira bien encore ce nouvel effort, et au bout, ce sera enfin la liberté, si pleine d'espérances!

C'est exactement ce que nous pensions tous aussi lorsque nous pénétrâmes dans l'Ecole en 1913, « le 30 septembre au soir », comme le prescrit le règlement. Mais c'est ce qui ne devait pas du tout, pour nous, se réaliser.

Nous voilà donc intégrés à la Bouzaréa, et commençant à vivre dans son atmosphère. Nous l'avons bien connue, cette ambiance, elle est curieuse, et son souvenir ineffaçable. C'est, bien entendu, celle de toutes les écoles semblables: soucis de service (je fus tyron balayeur) de réfectoire (les haricots verts textiles de M. l'Econome) d'étude (le zéro, la colle); ou joies de la moyenne et de la sortie sauvées, du plat supplémentaire, d'un lever exceptionnel à 6 heures, ou d'une sortie inespérée! Mais c'est aussi l'impression vraiment particulière du cadre: la pleine nature, campagne, collines et bois; les rafales de vent dans les dortoirs ogivaux, les senteurs matinales des jardins, les couleurs des couchers de soleil sur le Chenoua, la lumière, l'air, l'espace. Il faut avoir vu d'autres écoles pour comparer! C'est enfin la quiétude d'une vie, dans l'ensemble studieuse, régulière, au milieu de camarades et de maîtres formant un petit monde fermé, tranquille, bienveillant.

Notre année s'écoulait ainsi sans histoire. Nous nous accoutumions peu à peu à cette existence: elle nous isolait un peu du monde extérieur, mais elle nous en protégeait; elle nous suffisait. Si au dehors la tourmente s'avavançait, nous n'en savions à peu près rien, la « montée des périls » ne nous inquiétait guère. Nous étions d'ailleurs extraordinairement peu curieux de toutes préoccupations sociales, re-

ligieuses, politiques, nous contentant de quelques formules commodes, de vagues lieux communs: 16 et 17 ans, de grands enfants en vérité!

En juin 1914, une seule chose comptait: « la fuite », au calendrier soigneusement tenu. Quels que soient les bons côtés d'une école, vous ne voudriez pas que des élèves n'accueillent pas avec joie les vacances! Et même, quel tyron n'a, au fond de son cœur, souhaité quelque miracle qui les prolonge, voire quelque cataclysme qui engloutisse « la boîte »?

Pour une fois, le cataclysme eut lieu! A peine étions-nous hors de notre petit monde que l'autre, le grand, se manifestait à nous sous sa forme la plus dramatique, la plus violente: la guerre! Fini de respirer notre atmosphère tranquille, le charme est rompu, nous allons être désormais happés dans la plus terrible des aventures.

Non, les vacances de « l'été 1914 » ne furent pas bonnes! Juillet: la tension européenne; août: la catastrophe; septembre: les deuils. En octobre 1914, premier accroc: l'Ecole ne rouvrira pas « en raison des circonstances que nous traversons ». On nous envoie remplacer dans l'intérieur des instituteurs mobilisés: nous voilà tous dispersés pendant près d'un trimestre. Il m'échoit le poste d'Hammam-Rhira, où, sans avoir jamais fait un jour de classe, je me trouve devant cinquante gosses de 5 à 8 ans, dont vous pensez si je sais que faire! Heureusement, l'institutrice me donne les premiers conseils pédagogiques, marqués au coin de la plus maternelle expérience.

En décembre 14, on nous rappelle à l'Ecole. Mais ce n'est plus ça: les premiers morts — parmi nos professeurs et nos vétérans — ont assombri l'atmosphère; d'ailleurs, un grand vide s'est fait: ni 3^e année, ni sectionnaires, les classes 14 et 15 sont mobilisées. Dans notre 2^e année, le tour de la classe 16 va arriver: on décide de nous faire passer le B.S. le plus tôt possible dans cette éventualité. En mars 1915, après un trimestre seulement d'études de 2^e année, c'est chose faite, et la moitié de la promo s'en va. Croyez-vous que cela ne nous fasse pas quelque chose? Oui, mais pas ce que vous pensez: nous les envions! Notre 2^e trimestre voit l'entrée en guerre de l'Italie: nous sommes partagés entre la joie de ce qu'un nouveau secours soit apporté à notre cause et la crainte de voir finir la guerre

TROP TOT (!!!) pour que nous y puissions cueillir notre part d'aventure et de lauriers! O naïveté!

Mais voici octobre 1915. La guerre se prolonge, nos vœux ne vont que trop être exaucés: le tour de la classe 17 approche. Une deuxième fois, l'Administration n'appellera pas la 3^e année. Nous sommes admis à y passer mais « cette décision aura son effet à la fin des hostilités ». « Vous recevrez des instructions nouvelles quand la guerre sera terminée », nous écrit notre Directeur, M. Ab-der-Halden, mobilisé à son tour, avec la plupart des professeurs.

Le Parlement ne se décidant pas à nous appeler tout de suite — nous avons tout juste 18 ans — on nous fait à nouveau, jusqu'à notre départ, occuper des postes d'instituteurs. Nouvelle dispersion. Pendant un trimestre j'ai l'honneur d'enseigner (?) à ma demi-promotion de profanes 14-17 (car eux aussi ont été décimés) la science pédagogique à l'Ecole annexe; et en même temps, je ne sais pourquoi, le dessin géométrique: mystères de l'emploi du temps! Je suis aussi surveillant général, chargé de faire lever les élèves à 5 heures, et de faire régner l'ordre et le silence dans l'établissement: demandez au tyron Delpretti si je m'en suis bien acquitté...

Enfin, en décembre 1915, la classe 17 est appelée: les uns sont tirailleurs ici, les autres fantassins en France. J'inaugure l'année 1916 en m'embarquant pour aller là-bas faire mon apprentissage de soldat. Les six mois qui restent de notre 3^e année y suffiront. J'abandonne les livres pour le sac et la pioche, les travaux sédentaires pour les marches et les manœuvres. Et en juillet 16, à l'heure où nous serions... normalement sortis de l'Ecole normale, nous en savions assez pour nous présenter, non au C.A.P., mais au front. Pour moi, ce seront les tranchées de St-Mihiel. Ce nom ne vous dit rien? Tant mieux pour vous! Vous le chercherez sur la carte pour vous distraire....

Moi, je ne l'oublierai pas: j'y ai bien regretté Bouzaréa!

Il serait trop long de vous raconter nos pérégrinations pendant les années 16-17-18, et aussi 19, car « la Victoire » elle-même ne nous libéra pas tout de suite. Et songez à ceux qui avaient commencé en 1914! Si nous en avons souffert, c'est une autre histoire....

Bien rarement, il nous était donné de nous rencontrer, parfois dans des

circonstances étranges. On voyait alors deux poilus se précipiter dans les bras l'un de l'autre et renouer un instant la chaîne des temps sous le signe lointain de la Bouzaréa; puis il fallait encore se séparer pour subir de nouveaux destins.

**

Cependant le sort ironique, qui nous avait arrachés à nos études civiles voulut nous donner en études militaires une ample compensation : que de cours, stages, pelotons, centres de perfectionnement divers devions-nous suivre ! que d'examens devions-nous subir, que de brevets spéciaux devions-nous acquérir dans l'intervalle des séjours en ligne ! Nous faisons aussi l'apprentissage brutal de la vie, dans ce qu'elle peut avoir de plus rude et de plus cruel, mais de cela ne témoigne aucun diplôme... Par contre, nous avons tout oublié de notre petit bagage scolaire, nécessaire à notre rentrée dans la vie civile.

Aussi, le cauchemar fini, ceux d'entre nous qui avaient été providentiellement épargnés durent-ils parachever leurs études incohérentes. En octobre 19, nous reprenions à nouveau le chemin de notre vieille Ecole, les uns pour y finir leur 3^e année (sans avoir fait la 2^e), les autres pour y entrer en 4^e (sans avoir fait de 3^e).

Difficile réadaptation que cette rentrée dans la coquille d'avant-guerre : lisez « Après », de E. M. Remarque, vous saurez mieux pourquoi. Mais la fraternelle compréhension de nos maîtres, tous démobilisés comme nous, nous épargna l'amertume et la révolte qu'exprime ce livre, et elle nous aida à retrouver un nouvel équilibre, dernier miracle de la Bouzaréa en faveur de ses enfants.

J'évoque souvent maintenant, avec M. Di Luccio, le seul qui reste encore ici de ces temps-là, l'époque où, malheureux professeur d'un unique et malheureux élève de 4^e année, il s'asseyait en face de moi, et où nous nous efforcions tous deux d'oublier notre vie d'anciens combattants pour nous intéresser aux témoins de la Tyrrhénide ou aux exploits de Louis VI le Gros...

**

Depuis!... Plus de 20 ans se sont écoulés, la tourmente est passée, le rythme ordinaire de la vie a repris : la Bouzaréa accueille désormais, sans arrêt, et comme autrefois, de nouvelles promotions. Elle aime même rappeler comme professeurs beaucoup de ses anciens élèves. Et ils aiment eux aussi beaucoup à y revenir : vous en comprenez mieux les raisons maintenant ? C'est pourquoi, au moment où l'on va fêter son cinquantenaire, j'ai accepté avec émotion d'essayer de ressusciter ce bref passage de son histoire.

SOUVENIRS DE L'ECOLE

(Suite de la page 5)

C'était le signal : les rires partaient avec des trépignements, des acclamations, des « C'est bien ! Ne te laisse pas faire !! » ironiques, le tout traversé des interpellations du vétéran-surveillant affolé, qui prenait des noms et alignait des mois de colle en prévision d'une intervention possible du Chaïb.

L'étude était bien finie : il n'y avait plus qu'à prendre sa part de plaisir de ce quart d'heure de chahut qui s'offrait, bruyant à remplir l'école si nous étions seuls, à l'étouffée avec des diminuando et des crescendo si le Chaïb était sur la galerie, suivant le rythme de son pas qui se rapprochait ou s'éloignait.

C'était idiot et délicieux à la fois. Ces jeux, ou quelque chose d'à peu près semblable, ont duré trois ans sans nous lasser.

Et n'est-il pas vrai que cette histoire vous la connaissiez, l'ayant vécue vous-même, vieux ou jeune Normalien, identique ou avec des variantes sans importance ? N'est-il pas vrai aussi que ces chahuts, comme ces chants en chœur sur la route, parfois même... en étude, ces fruits de la vie commune et de nos dix-huit ans, bouquets de cœurs d'enfants joyeux, harmonie des âmes enlacées et vibrantes, ont plus fait que bien des prêches de morale, que toutes les colles, pour tisser à travers les temps les amitiés et l'esprit de Bouzaréa.

**

Puis-je dire que la guerre transporta Bouzaréa sur le front, de l'Yser aux Dardanelles. Vieux instituteurs, jeunes normaliens, « vétérans », parfois même profanes, officiers ou simples soldats, emplissaient les régiments de zouaves et de tirailleurs. La

Oui, 1913-1916-1919 : la relation d'une promotion de guerre de Bouzaréa (sans rien sur la guerre elle-même, vous avez pu le remarquer) ; 16 à 23 ans, le récit de notre jeunesse !

Je vous les confie, mes amis, ces deux histoires ; mais, parce que je vous aime bien, je ne souhaite pas que vous ayez jamais à en raconter de pareilles.

Simoneau.

Promotion 1913-16-19.

Professeur de Lettres

aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

45^e Division, puis tout le 33^e Corps d'armée dont j'ai fait partie, en étaient pleins. Nous nous rencontrions au hasard d'un cantonnement, d'une relève.

Je revois le grand Foyer, mon tyron, au carrefour d'une tranchée, à Ecurie, devant Arras. Nous quittions en hâte un boyau épouvantable, ennuyé et miné qui pouvait sauter d'un moment à l'autre ; nous avions vécu dans l'angoisse durant quatre jours et nous foncez, tête baissée, vers l'air libre, heureux, le cœur épanoui d'être débarrassés de ce cauchemar.

Et brusquement nous nous sommes trouvé face à face : Foyer était de la compagnie qui remplaçait la nôtre. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre nous embrassant comme des femmes, j'étais brusquement tout en larmes à la pensée... Et il me disait : « Mais pourquoi pleures-tu ? Que tu es bête !... » Pauvre Foyer !

Et les morts ! Ces promotions sacrifiées, de 1905 à 1912, toutes celles que j'avais connues. J'entends encore les cris de Carrière, un vieil instituteur de l'enseignement indigène, tombé un après-midi entre deux tranchées, devant Roclincourt et achevé à coup de mitrailleuses. Et je revois Gorrias, mon vétéran tombant devant moi en causant sur la route de Lens, un soir où nous rentrions après une journée d'épouvante.

Althusser Louis, Ludovic Hermas, vous qui m'aviez donné les frères que je n'avais pas eus ; Florian, Obitz, Lambert, Chabert, Laguerre, héros frêle comme une fille, Foyer, Roquet, Chambier, Neuville, Roure, presque toute la 4^e année, et tant d'autres.

Ils sont une foule qui se lèvent et qui sourient à la vie dans ma mémoire de vieux normalien. Et les maîtres Léoni, Estarella, Bonnet, qui surveillaient, qui punissaient... tués, tués, tués.

Et le bruit de bottes se lève encore, le cliquetis d'armes recommence, et je revois vingt promotions d'enfants devenus hommes, mes élèves, cette fois, qui eux aussi rient... et veulent vivre.

C. Di-Luccio.

Promotion 1907-1910.

Professeur de Lettres

aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

A LA MANIERE DE.....

Notre sympathique collaborateur Fernand a eu l'heureuse idée de réunir, en une sorte de « cocktail profane », les différentes manières d'écrire des principaux collaborateurs du « Profane ».

N.D.L.R.

Francisco Barthélémy :

Lui, c'était un beau brun à la chevelure ondulée comme les flots verts. Elle, c'était une blonde aux yeux profonds comme l'onde. Il s'appelait Teddy. Elle se nommait Madge. Ils se rencontrèrent sur le pont d'un transatlantique. Au fumoir, ils s'aimaient déjà. La scène de jalousie éclata sur le troisième pont-promenade.

Antinea :

PAYSAGE A FOGUET

Les flocons de l'été, à ma muse adorée
Souriaient tour à tour, dans mon étonnement.
Sur mon cœur taquiné la brume mordorée
Dissipait ma rancœur mélancoliquement.

Fichet :

HORS DU CHAMP

Un canard est toujours sec.

L'héroïsme de l'armée des canards se battant pour un idéal est magnifiquement rendu par l'admirable metteur en scène Jehan Renouard. Jin Gaban est formidable dans le rôle délicat du tambour-major de l'armée canardienne. Quant à Greto Garba, elle a trouvé dans celui de la cantinière le rôle le plus parfait de sa carrière. Une seule ombre, dans la mare: Victor Cenfrain, qui nous barbe prodigieusement.

Jugurtha :

Son mari purgeait une hypothèque à Saint-Laurent du Maroni. La taille ondoyante et souple, elle regardait les aristocrates du bitume se pavaner sur le trottoir. De la rue, des « Bouches Peintes », un coup de feu partit. M'approchant, je vis mon ami Brahim qui, désespéré, fuyait dans la tempête.

Zac and Tommy :

« Découpez de la prose d'académicien; lavez au noir animal, décantez, filtrez, malaxez le tout; mettez au four et préparez la petite voiture. »

(Manifeste GAGA).

Le jésuite en volant accrochait la fougasse.
Quatre ténias séchaient à l'aurore d'un gramme
Comme un grand cerf-volant mordillant sa
[godasse,
Où es-tu, Yau de poêle? Pic pic et colégram.
L'asticot déhanché caressait l'idolâtre;
Catapulte aviso, ping-pong: chargez. Feu
[Boum.
L'ampoule rougeoyait à l'aisselle de l'âtre.
Escalade un cheveu. Zim boum boum bada-
[boum.

Fakir Fer-Nanh :

Un lecteur assidu (qu'il dit !) du Profane, m'envoie cette ahurissante missive absolument circonlocutoire :

O roi des spirites
Dis, comment guérir
Une flemmingite
Qui me fait souffrir ?
et il signe: K. Stagnett
roi malais
42^e rue

Zanzibar.

Non mais, des fois! Il ne va pas avec le dos de la cuiller, le camarade K. Stagnett! Après quelques Orions, l'ordre a été rétabli.

Talisman de la semaine:

trois pelés et un tondu

Fernand.



EDOUARD BELMAIN

é t é

Comme une mer houleuse, en longues vagues d'or
Les champs couverts de blés, sous le soleil torride
Etendent, jaunissant, leur chevelure aride
Qui ondule et frémit, se déroule et se tord.

A l'ombre d'un tilleul, un moissonneur s'endort
Dans l'air brûlant et sec vibre la cantharide
Et l'on voit sur le lac où frissonnent des rides,
Une irisation verte où tremblent des fils d'or.

Le soleil argenté vers l'horizon décline.
La besogne reprend, et la sueur saline
Dégoutte lentement sur les fronts radieux.

Tout-à-coup, lent et doux, jaillissant du silence,
Un chant mélodieux monte et s'enfle et s'élance
Vers l'immensité nue et profonde des cieux.

Nioche.

La Descente aux Mandarines

Professeur d'agriculture, je croirais manquer d'à-propos, si je ne rappelais, à l'occasion de ce cinquantenaire, un souvenir cher à de nombreuses promotions : « la descente aux mandarines ».

Au crépuscule d'un jour de décembre 1920, quatre tyrons décident leur « première descente ». Après maints concilia-bules, chacun de nous traduisant à la fois, la crainte d'être pris et les difficultés de l'entreprise, nous nous engageons, l'air innocent, dans le chemin du petit bois. La fraîcheur de la nuit et aussi un peu de frayeur, nous rendent moins hardis... mais aucun de nous ne voudrait donner aux autres le signal du retour!

La traversée du petit bois s'effectue sans incident; puis, à la faveur de la nuit, nous franchissons les terrasses à découvert du fond du ravin et nous arrivons sous les mandariniers.

Là, persuadés que le feuillage touffu nous dérobera aux regards indiscrets, nous entreprenons vivement, par équipes de deux, la récolte: l'un, grimpé sur l'arbre, cueille et envoie au camarade resté en bas, les fruits, objet de notre convoitise. On constitue le stock, on dégustera ensuite avec la promotion.

Le hasard l'avait-il servi ou bien nous avait-il aperçu, voilà que le veilleur vient en courant par la pente de la Bouverie. A mi-chemin, ne pouvant contenir sa colère, il nous apostrophe vivement : « N'avez-vous pas honte? »

Un coup de fusil n'aurait pas eu plus d'effet. Comme des moineaux surpris, nous nous enfuyons en hâte dans la direction opposée : l'un de nous, en descendant précipitamment de l'arbre, laisse un pan de blouse accroché à une branche, ce qui l'oblige à porter, pendant quelques jours, la petite blouse des Espagnols débarquant des balancelles.

Hélas! la nuit est profonde, et la frayeur nous prive de tout sens d'orientation; aussi, avec un ensemble touchant, nous nous embourbons jusqu'aux genoux dans la cressonnière. La peur nous donne des ailes et, sans nous rendre compte des dégâts commis, nous nous tirons de là et nous nous enfonçons dans le petit bois.

Essouffés, nous arrivons en étude; la lumière nous révèle l'importance des dégâts: nos vêtements et nos souliers sont recouverts d'une boue épaisse, mais l'entreprise a réussi.

Toute la soirée, l'angoisse nous étreint: il nous semble que le directeur, prévenu, va apparaître! Mais tout passe inaperçu, et on déguste!

Notre embourbement et la blouse raccourcie sont rappelés bien souvent au cours de l'hiver.



Un poète du "Profane"

DESSIN DE DREVET

fleur fanée

J'ai désiré recueillir un livre de poèmes
Qu'un soir je t'ai lu plein de délicats aveux;
Pendant ce même soir, en mêlant nos cheveux
Nous nous étions des mots souvers et suprêmes.

Chère, je viens de vivre une heure délirante.
Un doux charme a passé qui s'est appesanti.
Impalpable pourtant et je me suis senti
Lentement obsédé par ta pensée errante.

J'ai tourné les feuillets; mon âme recueillie
Frémissait sous l'envol des souvenirs lâchés;
Emu, j'ai retrouvé les pétales séchés
D'une mignonne fleur que pour toi j'ai cueillie.

Nous venions de poser la question banale
A des reines-des-près, lorsque sur le chemin
Un calice discret se montra sous ma main:
En cachette, je pris la fleurette automnale;

Mais, timide, jamais je ne te l'ai remise;
Et maintenant, fanée, entre deux feuillets
[blancs,

Elle conserve, vierge, un beau rêve tremblant
Je la garde toujours: mon cœur te l'a pro-
[mise.

Frimigacci.

Aujourd'hui, passé de l'autre côté, il m'arrive de distribuer des mandarines aux élèves après une bonne séance à l'arboretum. Je sais trop bien que ces « fruits d'or » excitent la convoitise et je suis satisfait intérieurement d'éviter peut-être le raccourcissement d'une blouse ou un plongeon dans la cressonnière.

H. Degioanni,

Promotion 1920-1923

Professeur d'agriculture aux
Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

Repentir

Lorsque je débuteais comme professeur, j'enseignais le français (que n'ai-je pas enseigné à Bouzaréa!) et il m'est arrivé, comme à tous, de trouver de bons élèves, de mauvais, de moyens. Dès la première année, une expérience fortuite devait me laisser sceptique sur la valeur des exercices que nous donnons, des notes que nous attribuons à nos élèves quant à la détermination de leurs mérites réels.

J'avais un élève qui me désolait. Quel que fût le sujet de devoir, description ou dissertation, pensée à expliquer ou sentiment à analyser, le résultat était désastreux: des 4, des 5 sur 20; nous ne pouvions, ni l'un ni l'autre, sortir de là. Il était désespéré et moi aussi. Comment travailler et faire effort si l'on est payé de la sorte? —

Voilà qu'un jour je m'avisai de donner un exercice de vers à faire. Oui, des vers, un sonnet même. C'est devenu courant aujourd'hui, c'était une petite révolution à l'époque, tout au moins à Bouzaréa. Et je découvris que Frimigacci était poète, qu'il pensait, sentait, s'exprimait en vers. Une poésie légère et douce, exquise, des vers aériens, simples et musicaux: un poète mineur, certes, mais charmant. Et je ne lui demandais rien de la prose!!

Frimigacci m'a laissé un petit recueil de ses vers délicieux. Je les ai gardés précieusement et j'en suis fier. Je les tire de mes notes de professeur où elles dorment depuis vingt ans et je prends sur moi d'en publier une dans *Le Profane*.

Que Frimigacci me pardonne. Il me doit bien cela pour toutes les mauvaises notes que je lui ai données.

Je répare:

C. di Luccio,

Promotion 1907-1910,

Professeur de Lettres aux
Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

après-midi

Dans le jardin épanoui
L'abeille voltige et bourdonne
Et sous la brise qui fredonne
La frêle fleur s'évanouit.

Les pétales pleuvent moelleux
Violets, blancs, rouges et roses;
De jolis papillons se posent
Sur les calices mielleux.

Il danse un vol de moucheron
Parmi l'impalpable poussière
Des rayons de chaude lumière:
Là-bas, de ses petits yeux ronds,

Un oiseau guette et brusquement
De coups de bec et d'aile il pille
Le rondelleau qui s'éparpille
Et se reforme étourdiment.

Frimigacci.

NEW 'BAR

RESTAURANT-CAFÉ-THÉ



KOHLER



BOIS DE E. BELMAIN

Nostalgies



« Andromaque, je pense à vous ».

Ch. BAUDELAIRE.

C'est un petit pot qui lève
Une fleur vers le ciel bleu.
C'est un petit pot qui rêve
Au soleil des anciens cieux.

Enfermé en une cage,
Près de lui, versant un pleur,
Un oiseau au vert plumage
Regrette d'étranges fleurs.

Un enfant penché sur eux
Voit en lui l'Afrique immense,
Un enfant penché sur lui

Suit un mirage qui fuit.
Et la fleur et l'oiseau pensent
A l'air chaud des anciens cieux.

F. B.

Simple sommeil léthargique: nous nous en doutions, cher *Profane*.

Sous le dooping d'une fête, qui sera inoubliable, tu te réveilles en paraissant comme ultime numéro (pour cette année du moins) avec 16 pages, trop réduites encore pour enregistrer les articles les plus qualifiés dont la teneur et les auteurs étaient inespérés. Le « Profane », mais c'est l'émanation même des promotions qui passent.

Cette année, plus que jamais, tu représentes l'âme même de l'Ecole Normale. Les satires plus ou moins déguisées, les espoirs, les désillusions, les critiques si modérées, jamais censurées d'ailleurs, — et pour cause! — en font foi.

Braves petits, si fous parfois, mais si bons si sincères, si enthousiastes, le Cinquantenaire de l'Ecole Normale le prouvera.

En te confiant une collection de journaux qui m'est particulièrement chère: les « Profanes », les premiers imprimés, j'ai cette idée bien chère que nos visiteurs retrouveront l'âme même de l'E. N.

Vous y retrouverez ses joies, ses peines, ses deuils, ses espérances aussi.

En ces jours de fête, sans « minute de recueillement », un souvenir ému à nos chers disparus depuis 1931:

Le regretté M. Georgetti, plus bienveillant que sévère, son souvenir reste inoubliable; Rognes, Seffar, Lefait, Narbonnet, notre si sympathique Nadal; trois morts tragiques; leur souvenir reste vivace chez nous. Chez nos sectionnaires; Duthu, Combeaud. Quelle peine!

Et le « Profane » donne le Carnet blanc et le Carnet rose; il devrait donner le Carnet des Promus dans un ordre particulièrement élevé: M. Dumas, notre ancien et estimé Directeur, inspecteur général de l'Enseignement des Indigènes, chevalier de la Légion d'honneur; M. Magnou, chevalier lui aussi, retraité; les petits qu'il retrouve le consolent; M. Schlafmunter, M. Chas, notre Econome, qui cumule à la fois les palmes et l'ordre du Mérite Agricole; au fait, il a bien le droit d'être une fois à l'honneur... Et j'en oublie.

La place est limitée; je termine en vous engageant à acheter, à lire, à répandre « Le Profane », journal de l'E. N.

La promotion actuelle va « passer la main » (excusez l'expression); dès octobre,

il sortira du sommeil léthargique où il sera momentanément plongé.

Directeur, rédacteurs, frères, vous vous êtes battus pour la bonne cause: celle des Normaliens; vous aussi, avez le droit d'être à l'honneur. La fête vous le prouvera, j'en suis sûr.

Gros efforts petites récompenses. Mais, l'année prochaine « Vétérans »! C'est tout dire.

Avec peine, nous vous verrons partir; nos vétérans actuels sont tous dans le même cas d'ailleurs.

Pour les Profanes: Hurrah!

Ernest Cottureau,
Infirmier aux

Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

La mise en page du présent numéro est de B. Amengual.

Ont collaboré à sa rédaction, outre les auteurs ayant signé de leur nom: MM. Albane, Amengual, Atlan, Brochbans, Drevet, Elkaïm, Hocine, Teuler. Le Gérant: Schlafmunter.

Exécuté par l'imprimerie GUTENBERG, société anonyme ouvrière, 32, rue de l'Union, Belcourt, Alger.

Constance



Aveugle qui cherche dans sa nuit éternelle,
Je croyais vous avoir prise sur mon chemin,
Mais, hélas! ô douleur! je ne sens sur ma
[main
Q u'il souffle glacial de notre amour rebelle.

Constance, ne soyez pas fille si cruelle!
Que n'ai-je pas fait pour votre regard câlin!
Tentatives, larmes, prières... tout... en vain;
Vous demeurerez sourde... mon âme vous
[appelle.

Et pourtant! le printemps, dans toutes ses
[couleurs,
A jeté son tapis de parfums et de fleurs;
Sur la branche verte chantent les tourterelles

Ah! Constance, dites-moi, faut-il espérer?
Amie! dans la nuit, c'est triste de pleurer
De tendresse, d'amour, pour vos choses
[nouvelles.
Anabel.

ZIMMERMAN

FABRIQUE

grillage simple torsion
ondulé
ronces galvanisés

47, Bd Thiers - Alger

Téléphone 46-10

Les Bonnes Confitures Jeannette

Le meilleur dessert

Le meilleur goûter

Une gourmandise

Un beau complet

se fait chez

Jean NEBUNU

Tailleur HOMMES et DAMES

75, Rue d'Isly (1^{er} étage)

Tél. 50-74

Tout pour - - - - - Tous Sports

chez

ZISCO-SPORTS

8, Rue Henri-Martin

A L G E R